

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Olivia Rosenthal



© Francesca Mantovani

Biographie

Olivia Rosenthal, autrice de fictions et de pièces de théâtre, est présente sur la scène littéraire depuis la fin des années 90. Née en 1965, ancienne élève de l'Ecole normale, elle a rédigé une thèse sur la poésie amoureuse du XVI^e siècle. Après avoir enseigné à l'Université de Rennes, elle est depuis 1999 professeur de littérature à Paris 8.

Parallèlement à son activité universitaire, Olivia Rosenthal a publié une dizaine d'œuvres qui mêlent le documentaire et la fiction. Dans chacun de ses romans, elle évoque des thèmes qui lui tiennent à cœur : l'identité, le rapport à la communauté, la construction de la mémoire, l'oubli, l'éducation, la question animale. Elle les aborde avec distance, fantaisie et humour. Intéressée par la norme, l'interdit, la transgression, elle livre une réflexion sur le quotidien et sur le moyen de sortir des chemins tracés.

Le Prix du Livre Inter 2011 lui a été décerné pour son roman *Que font les rennes après Noël ?*

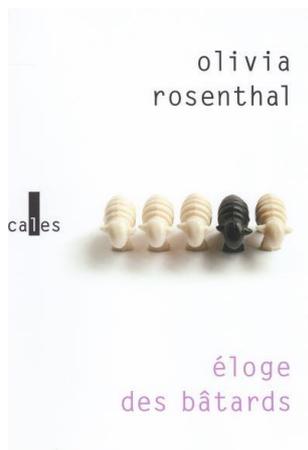
Son dernier roman *Éloge des bâtards* est paru en 2019 aux éditions Verticales.

Bibliographie sélective

- *Éloge des bâtards*, Verticales, 2019
- *Toutes les femmes sont des Aliens*, Verticales, 2016
- *Mécanismes de survie en milieu hostile*, Verticales, 2014 (Folio, 2016)
- *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, Verticales, 2012
- *Que font les rennes après Noël ?*, Verticales, 2010 (Folio, 2012)

Présentation des ouvrages

Éloge des bâtards, Verticales, 2019



« Un ange aurait pu passer s'il y avait encore eu des anges. »

Dans *Éloge des bâtards*, nous suivons neuf personnages entrés en désobéissance. Face au pressant danger qui les menace, ils vont, contre toute attente et cinq nuits durant, remonter aux origines de leur propre histoire, et ainsi sceller entre eux de nouveaux liens. Avec ce roman conçu comme une chambre d'échos, Olivia Rosenthal réhabilite la puissance empathique et subversive de la parole.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Transfuge*, mars 2020, par Oriane Jeancourt Galignani

Olivia Rosenthal nous a habitués à ne pas nous habituer. Depuis son premier livre, *Dans le temps* publié il y a vingt ans, jusqu'au saisissant *Mécanismes de survie en milieu hostile* (2014), elle assume de déjouer les voies droites, les narrations binaires, les modes romanesques, jusqu'à ébahir, jusqu'à désarçonner. Elle demeure de ceux qui ne conçoivent pas la facilité, le repos du guerrier-écrivain, le balancement du semblable vers le même. Je savais donc, en ouvrant *Éloge des Bâtards*, que j'entrerais en territoire inexploré. J'ignorais qu'il fût si radicalement intime. Qu'elle puisse plonger si avant dans les origines de nos identités, de nos psychismes.

De quoi s'agit-il ? D'un groupe. Les chapitres se succèdent, au gré des rendez-vous clandestins que se donne ce groupe dans des lieux cachés, au bord d'autoroutes, de fleuves, de voies rapides, « en bout de lotissement ». À quel genre de mouvement participent-ils ? Rien n'est précisé en termes politiques, le ton est à la fable. Ils sont les arpenteurs des *no man's land* d'une ville sans nom où l'urbanisation accomplit son œuvre folle, et dévore les derniers espaces de vie, et d'utopie. Les récits des personnages s'élaborent sous la menace évoquée d'une intervention autoritaire qu'ils défient, par leur simple rassemblement. Pénètre-t-on dans une fable zadiste, une ode à la résistance des marges ? Sans doute y-a-t-il une part inspirante de ces mouvements dans le roman. Mais Rosenthal intervient lorsque le « nous » politique, redevient un « je » romanesque. Nous sommes peut-être aujourd'hui, peut-être demain. À une époque d'inquiétude, et d'imminentes catastrophes.

Raconter face à l'avancée du silence s'avère un très beau geste romanesque, héritier des *Mille et Une Nuits*. Rosenthal s'inscrit dans une tradition de fabulistes, qui réunit aujourd'hui un certain nombre d'écrivains, de Salman Rushdie à Antoine Volodine ou Miquel de Palol, Catalan qui signait récemment une épopée, *Le Jardin des sept délices*, à l'heure de la fin du

monde. Mais chez Rosenthal, cette apocalypse n'a rien d'effrayant, on décèle même un jeu surréaliste dans les actions que le groupe propose : « On ferait pleuvoir des plumes du haut d'une tour de cité ». « On a installé des miroirs sur le sol pour que les gens marchent sur le ciel. »

Elle écrit un roman choral, au sens musical, un chœur le porte de bout en bout. Chacun se raconte aux autres. Nous sommes dans un rite, sans aucun doute, mais qui ne donne pas son nom : psychanalyse, confession collective, serment politique ? Énumérer les personnages ne peut se faire que d'une traite, tant ils tendent au fil du roman à fraterniser : Filasse, Fox, Sturm, Macha, Full, Oscar, Clarisse, Gell. Et Lily, la narratrice. « Nous répétons ces noms comme un mantra, le mot de passe qui ouvre à la désobéissance civile. (...) Sturm est simplement le puissant, Fox le nerveux, Clarisse la candide, Filasse le berger, Gell le sauvage, Macha la frisée, Full le taciturne, Oscar le dandy, et moi, Lily, la secrète ». Des noms à la Beckett, ou des surnoms d'adolescents. Tout au long du roman, nous oscillerons entre ces deux pôles, l'énergie beckettienne survivante et ratiocinante du langage, le jeu léger et fantasque de la langue juvénile. Au centre, la désobéissance, comme jeu d'enfant frondeur, ou comme mouvement fondamental de refus. Olivia Rosenthal écrit un très beau roman sur la possibilité de ne pas obéir à ce qui est donné comme définitif et immuable.

Couper les racines

Les personnages partent de leurs souvenirs de jeunesse. De chacun, on apprend peu à peu les singularités : certains couchent avec des hommes, d'autres avec des femmes, certains ont fait de la prison, d'autres ont été toxicos, certains sont noirs, métisses, mats, d'autres blancs. La plupart sont en colère. Mais, et c'est là le passionnant travail qu'elle accomplit, ce « je » de chacun, par son récit, peu à peu rejoint les autres, parce qu'ils découvrent la nature de ce qui les lie : ils sont tous des enfants non reconnus, ceux que l'on appelait autrefois des bâtards. Ainsi Full, expulsé d'Algérie et abandonné par son père, ainsi Macha, enfant de la DDASS, ainsi Sturm, enfant brisé par la violence d'un beau-père sadique. Le livre regorge de pères et de mères qui font ce qu'ils peuvent, mal ou bien, puis disparaissent. Il y a dans ces récits une atmosphère d'enfance populaire à la *Quatre cents coups*, ou *L'Argent de poche*, de grosse misère enfantine que la vie d'école, et de quotidien de l'adolescence qui peinent à faire oublier. Rosenthal excelle à se centrer sur les détails les plus justes : les listes d'objets et vêtements donnés par la DDASS, le fusil du père de Sturm enfermé dans un coffre-fort, la chambre d'hôtel de l'enfant algérien qui attend en vain ses parents partis une heure plus tôt, l'alcool de la mère. La terreur primitive de l'abandon, ici énoncée, puis exorcisée par le groupe.

Et Lily, la narratrice ? Elle est sans doute une figure de double de l'écrivain. Atteinte d'une maladie étrange, au bord de la schizophrénie et de la littérature, elle peut entendre les récits, et les pensées de ceux qui l'entourent. Elle est bâtarde, d'une autre manière que les autres. Elle raconte son histoire, et l'on comprend bien qu'Olivia Rosenthal se fait personnelle : arrière-petite-fille de déportés juifs allemands, elle revient un jour en Allemagne, dans le village où vivait sa famille. Terrorisée, elle doit faire face à la gentillesse des Allemands qui veulent la mener sur les traces des disparus. Elle se rend dans la maison, la cuisine de ses arrière-grands-parents, où elle n'a jamais pu entrer parce qu'ils sont tous morts, puis s'en va. Elle jette les documents sur la manière dont sa famille a été arrêtée, déportée, gazée, que ses

hôtes allemands ont collectés pour elle. Elle se promet de ne plus revenir dans ce pays où ont disparu ses aïeuls. Geste éloquent qui la relie aux autres. Ces personnages refusent d'être les orphelins officiels de leurs parents, de la société, de l'histoire. Si par leurs récits, ils se reconnaissent récipiendaires de l'abandon et de la disparition, ils s'assument et c'est là le récit de la métamorphose qui anime le roman, de splendides « bâtards ». Comme un personnage l'annonçait au début du livre, « c'est le règne du désordre ». Friche ouverte au vent, où les douleurs enfantines s'envolent à la fin des récits. Olivia Rosenthal sauve ses personnages de la détermination, et de la fatalité. Liberté superbe de l'écrivain-poète.

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, juin 2019, par Sean James Rose

Urbain est ce qui tient de la ville, lui appartient. Urbain s'oppose à rustique, implique des principes de civilité, suppose l'acceptation de règles communes qui régissent le vivre-ensemble, une loi qui s'impose à tous et une autorité qui l'applique. L'urbanisme met en espace des politiques publiques afin de fluidifier le trafic, favoriser les échanges économiques, répartir l'occupation des sols par les citoyens.

Les bâtiments croissent, les avenues percent, le réseau routier s'étale. La ville s'emballe, c'est l'entropie. Urbain trop urbain ! L'ordre urbanistique est fasciste. Accepter un plan, c'est accepter qu'on vous trace un chemin, qu'on vous dicte où aller et venir, comment agir, comment penser. Dans le nouveau roman d'Olivia Rosenthal, *Éloge des bâtards*, un groupe résiste. Ils s'appellent Fox, Macha, Oscar, Full, Sturm, Clarisse, Gell, Filasse, Lily. Cette dernière, la narratrice, est dotée d'extralucidité empathique : elle ne peut s'empêcher en observant la foule de se glisser dans la peau des individus, comme un écrivain. Il s'agit de pseudonymes, chacun ignore l'identité de l'autre, ils ignorent leur propre identité, sont tous peu ou prou illégitimes, orphelins, métèques. Déjouant la milice aux aguets, dans la métropole dystopique ultra-quadrillée, ils se réunissent chez les uns et les autres et se racontent leurs parcours : « *Ça faisait une drôle d'impression, on avait des vies flottantes et ectoplasmiques qui se cristallisaient la nuit autour de nos discussions. Quelque chose était en train de naître et de nous lier.* »

Olivia Rosenthal, seiziémiste de formation, adopte le protocole de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, sept journées où chaque « devisant » livre son histoire. Ici ce sont cinq nuits, cinq récits. Il faut empêcher l'expansion du chantier Charles-de-Gaulle. À l'issue de la réunion, le groupuscule anarchiste établit une liste de missions. On est plus proche des performances artistiques du mouvement Fluxus que des attentats d'Action directe : faire pleuvoir des plumes du haut des tours, entrer par effraction à la Banque mondiale pour distribuer des peluches à tous les employés... L'idée est de « *saturer la ville de signes invisibles* ».

Avec *Éloge des bâtards*, Olivia Rosenthal fait un retour à la pure fiction mais ne quitte pas pour autant son acuité critique. L'herbe pousse dans les lézardes du béton, la poésie comme résistance des interstices. La narration, c'est le contraire du big data. Dans le monde du tout info, deviser, échanger devient politique.

Extraits vidéo

Interview d'Olivia Rosenthal sur *RFI* dans l'émission « De vive(s) voix », octobre 2019, par Pascal Paradou

Dans son nouveau roman, Olivia Rosenthal, écrivaine, dramaturge et performeuse raconte la vie d'un groupe de personnes qui cherchent leur histoire, leurs origines, leur place.

→ **DE VIVE(S) VOIX**

Éloge des bâtards ou la recherche des origines incertaines par Olivia Rosenthal



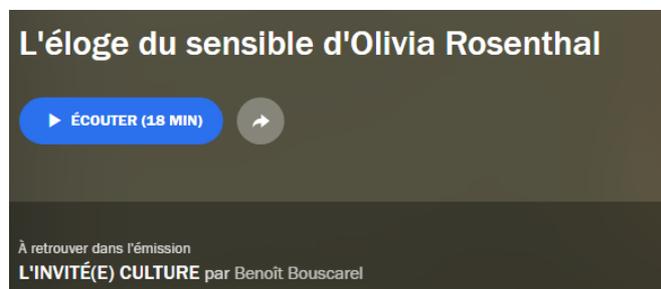
Publié le : 22/10/2019 - 14:25 Modifié le : 22/10/2019 - 19:17



[Écouter le podcast](#) (durée : 29 min)

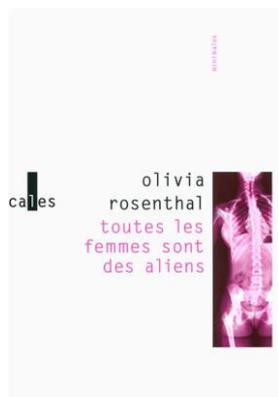
Interview d'Olivia Rosenthal sur *France Culture* dans l'émission « L'Invité(e) culture », août 2019, par Benoît Bouscarel

Éloge des bâtards d'Olivia Rosenthal, une histoire de résistants, de réfractaires, qui prône le désordre mais tente de s'organiser, où l'individu tente de s'arrimer à un groupe.



[Écouter le podcast](#) (durée : 18 min)

Toutes les femmes sont des Aliens, Verticales, 2016



« Si je n'avais pas vu la saga des *Alien*, *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock, deux dessins animés de Walt Disney, *Bambi* et *Le Livre de la jungle*, je n'aurais sans doute pas éprouvé aussi intensément peur, amour et désir. Les années passant, rien n'a réussi à me faire oublier les scènes les plus traumatiques de ces films. À force de me les repasser en boucle, j'y découvre tant de choses renversantes sur la maternité, l'identité sexuelle, le rôle des blondes et la domestication que j'ai le sentiment de me connaître plus intimement et de comprendre un peu mieux le monde. Et si le cinéma servait surtout à attiser et magnifier nos folies ? »

Extraits de presse

Article publié sur le site *En attendant Nadeau*, avril 2016, par Pauline Delabroy-Allard

Olivia Rosenthal propose une lecture des films donnant à voir des réalités que la société tente d'éluider. L'auteur se tient à distance de la critique cinématographique. Elle préfère raconter les films à travers ses souvenirs de spectatrice, forcément incomplets, parfois confus, et même trompeurs. Ainsi, le récit de la tétralogie des *Alien* – un film pour les femmes – est le lieu d'un manifeste féministe. Le titre de son livre devient vite un leitmotiv qui parcourt le texte : toutes les femmes sont des aliens, toutes les femmes sont des monstres, elles possèdent la puissance de création et effrayent, par conséquent, les hommes. L'actrice, Sigourney Weaver est une femme-soldat mais « *avant tout une mère* » dans ces films où « *seules les femmes survivent, les hommes meurent* ».

Au cœur du texte suivant, *Les oiseaux reviennent*, il est aussi question de la mort et de l'énigme de la peur. « *Le plus important, c'est de survivre* » explique Olivia Rosenthal. L'auteur, qui a déjà vu à trois reprises *Les oiseaux* de Hitchcock, se trouve confrontée à sa mémoire cinématographique défaillante. Persuadée de trouver à l'écran des couples qu'elle invente, « *Cary Grant et Ingrid Bergman ou à la rigueur James Stewart et Kim Novak* », elle est déçue d'être confrontée à Rod Taylor et Tippi Hedren, mais trouve dans la narration de ces souvenirs-écrans le prétexte pour expliquer le plaisir qui naît de la répétition. Le film paroxystique mêle histoire d'amour et film d'horreur : qui, de la frayeur ou du plaisir, triomphera ?

Dans son dernier texte, intitulé *Bambi & co*, Olivia Rosenthal gratte la couverture douceâtre de deux dessins animés, *Bambi* et *Le livre de la jungle* pour montrer comment on ment aux enfants (et aux adultes), comment les fables autour de la descendance et de l'héritage ne sont que des écrans dissimulant une réalité sociale bien plus ambiguë que promise. Il est question des petits Bambi et Mowgli, qui, chacun à leur manière, sont abandonnés à leur destin et livrés au monde hostile et parfois menaçant, sans parenté et parentalité où se réfugier. Ce texte, autour de la figure du faon célèbre, n'est pas sans rappeler *Que font les rennes après Noël ?*, un roman sur la domestication dans lequel Olivia Rosenthal faisait se croiser et dialoguer êtres humains et animaux.

La question de la famille – de la construction de la famille – est examinée en profondeur dans *Toutes les femmes sont des Aliens*. N'ayant pas peur des anachronismes, elle invente au petit Mowgli du *Livre de la jungle* une vie d'enfant élevé dans une famille homoparentale, décortique comment le modèle de la famille traditionnelle américaine vole en éclat dans *Les oiseaux*, et s'interroge sur ce qui fait la maternité et la puissance des femmes dans la tétralogie des *Alien*.

Avec un humour noir, parfois grinçant, qui traverse ses récits depuis un certain temps, Olivia Rosenthal signe un livre très personnel. La douleur, la souffrance, le mal sont tournés en dérision de manière tragique, parfois ironique. Évoquant *Bambi*, son premier traumatisme, elle écrit ainsi quelques passages savoureux sur le contexte du dessin animé, sur cette forêt où prend place l'histoire : « *Il faut dire, 1942, ce n'est pas une bonne date pour choisir une forêt noire comme décor exclusif d'une histoire de biches. La forêt n'est pas un lieu propice à la distraction, c'est dans la forêt qu'ont lieu les pires exactions surtout dans ces forêts où les chênes, les sapins et les bouleaux alternent* ».

L'écriture, toujours sur la corde raide, oscille entre réflexion et émotion. Parler des films fondateurs, expliquer en quoi l'art nous surprend et nous cueille au moment où l'on s'y attend le moins, c'est parler de soi. Le cinéma est un lieu de mémoire où se joue le roman intérieur. *Toutes les femmes sont des Aliens* s'ouvre sur cette affirmation : il faut toujours connaître la fin pour pouvoir raconter une histoire. Usant avec finesse et fantaisie de la répétition, maniant le rythme avec ardeur, Olivia Rosenthal nous raconte trois histoires que l'on connaît par cœur mais qui nous étonnent à nouveau, comme si on ne les avait jamais entendues.

Article publié sur le site *Culturellement Vôtre*, avril 2016, par Cécile Desbrun

Quels souvenirs gardons-nous des films qui nous ont marqués, comment ceux-ci s'inscrivent en nous et nous renvoient à notre identité, nos peurs, nos désirs ? C'est pour engager une réflexion autour de ces questions et esquisser quelques réponses qu'Olivia Rosenthal a écrit *Toutes les femmes sont des Aliens*. Ce livre inclassable, véritable OVNI littéraire, comprend trois textes s'attachant à des œuvres différentes : la quadrilogie *Alien* pour le texte éponyme, *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock dans « Les Oiseaux reviennent », *Bambi* et *Le livre de la jungle* dans « Bambi & Co ». Mêlant résumé de l'intrigue, souvenirs spectatoriels et analyse, le tout sur un ton très personnel, où l'humour côtoie pertinence et impertinence, *Toutes les femmes sont des Aliens* nous invite à revoir ces grands classiques d'un œil neuf, sans se prendre au sérieux, mais en proposant, mine de rien, des pistes de lecture intéressantes.

Émotions cinéphiles et réflexion

Olivia Rosenthal n'est pas seulement romancière, elle est également performeuse et cela se sent d'emblée, puisque le livre, avec son style très oral, donne le sentiment d'avoir été écrit comme une performance. Cela n'est évidemment pas dû au hasard : les trois textes qui composent *Toutes les femmes sont des Aliens* ont en effet été adaptés pour le théâtre par le collectif Ildi! Eldi, qui en a tiré un spectacle multimédia. Résultat : ces textes, au rythme très

travaillé, donnent une impression de fluidité, de spontanéité, tout en faisant de multiples digressions. L'auteure s'adresse à nous lecteurs, exhume ses premiers souvenirs de spectatrice devant ces films que tout le monde connaît mais qui ont encore beaucoup de choses à nous dire aujourd'hui et, par ce biais, elle convoque également notre mémoire, notre perception de ces œuvres.

Tout en se donnant l'air d'une spectatrice lambda, qui oublie que *Les Oiseaux* d'Hitchcock n'avaient pas pour vedettes Grace Kelly, Ingrid Bergman, James Stewart ou Cary Grant, mais les « insipides » Tippi Hedren et Rod Taylor, Olivia Rosenthal fait preuve d'une véritable sensibilité cinéophile, débarrassée de toute prétention. Il ne s'agit pas ici de nous donner un cours magistral de cinéma, mais de faire appel à notre mémoire, à notre plaisir de spectateurs. Alors, nous pouvons réfléchir avec elle aux problématiques qui se dégagent de ces films, nous interroger sur ce qu'elles éveillent en nous et rire, à la fois de ces mensonges éhontés véhiculés par Hollywood et de nous-mêmes, perdus que nous sommes au milieu de toutes ces questions liées à l'identité, la famille ou le genre, qui nous assaillent de toutes parts.

(...)

Drôle, atypique, (im)pertinent, *Toutes les femmes sont des Aliens* est un livre inclassable, un OVNI littéraire qui fait appel à nos premiers émois de spectateurs et nous rappelle avec beaucoup de force le plaisir de découvrir un film pour la première fois, mais aussi de le redécouvrir, avec toutes les différences que cela suppose, comme lorsque notre mémoire nous joue des tours et que le film imprimé dans nos souvenirs se révèle fantasmé, faisant de l'ombre au film réel, comme l'auteure le montre dans son texte « Les Oiseaux reviennent ». Il est aussi question du plaisir de frissonner tout en étant bien en sécurité dans son fauteuil et des questions d'identité, de genre, de famille. Le tout traité avec légèreté, sans visée moralisatrice.

Les films sont un formidable support sur lequel se projeter, et c'est de ce rapport particulier qui se noue entre l'œuvre et nous qu'Olivia Rosenthal nous parle avec beaucoup de sensibilité et d'à propos. Parler d'un film, rappelle-t-elle au début du texte éponyme, c'est aussi parler de soi et il peut être plus facile de parler d'un film que de soi, car un film ayant un début, un milieu et une fin, on sait où les choses se dirigent, ce qui n'est pas le cas de notre histoire personnelle. Si l'auteure nous parle donc d'elle entre les lignes, elle nous invite surtout, en nous replongeant dans nos souvenirs de cinéphiles, à nous interroger sur ce qui nous touche et fait sens pour nous dans ces grands classiques intemporels qui ont jalonné notre vie. Et à replonger, encore et toujours, à la découverte d'émotions sans cesse renouvelées.

Extraits vidéo

Interview d'Olivia Rosenthal par la librairie Mollat, avril 2016



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Interview d'Olivia Rosenthal sur *Libfly*, réseau social de lecteurs, juin 2016, par François Annycke



[Voir la vidéo](#) (durée : 19 min)

Mécanismes de survie en milieu hostile, Verticales, 2014 (Folio, 2016)

Olivia Rosenthal

Mécanismes de survie
en milieu hostile



« J'ai couru sur la montagne pour échapper à la mort. Ou plutôt à sa vision. À son emprise. J'ai couru et couru encore, mais au bout du compte elle était encore là. »

Récit d'apprentissage, thriller métaphysique ou manuel d'exorcisme, ce livre raconte comment esquiver les coups et si possible comment les rendre.

Extraits de presse

Article publié dans le journal *l'Humanité*, octobre 2014

Ce sont des gestes de combattante, de vaincue, de traquée : se mettre à couvert, courir ou se forger sur place, trouver de la nourriture, se fabriquer des armes de fortune, dormir quand on peut. Ce sont les gestes qu'accomplit la narratrice du roman d'Olivia Rosenthal. Gestes précis, décrits avec un réalisme minutieux, comme le milieu hostile annoncé dans le titre, fait de lisières, de maisons abandonnées, de fourrés. Si elle est prise, elle sait ce qui l'attend, pour l'avoir fait elle-même subir à ces ennemis indéterminés qui occupent le plateau, « fuyards, patrouilles, hordes, meutes, impossible de savoir ». À la pensée de la fuite se mêle celle de l'abandon, d'une autre femme, incapable de poursuivre sa route. Elle l'a laissée, et ne commence à compter les jours qu'à partir du moment où elle est seule. Elle se répète qu'elle n'avait pas le choix, et parfois se reproche sa lâcheté. Ce qu'elle sait, c'est qu'un jour elle sortira. « L'inconnu, c'est du moins ce que j'espère, me libérera définitivement du passé. » Une libération d'autant plus définitive que ces épisodes de survie sont coupés de souvenirs de personnes ayant vécu des « expériences de mort imminente ». Le texte, éclairé d'une lumière nouvelle, devient plus énigmatique encore, et on se prend à imaginer cette fuite comme un chemin vers « l'inconnu » de la fameuse « lumière blanche au bout du tunnel ».

Olivia Rosenthal nous fait signe : il y a dans ce texte un niveau d'interprétation intime, une métaphore que signalent et mettent à distance les passages d'une froide précision documentaire, en apparence impersonnelle. De chapitre en chapitre, le livre progresse ainsi, opération survie entre fuite et abandon, mort et dissimulation. Le jeu de cache-cache, la « traque » occupe ainsi une place centrale dans l'ouvrage, mettant en jeu des mécanismes fonctionnant en sens inverse de ceux du premier chapitre, « la fuite ». Ici, celui qui cherche est seul, contrairement à la fuyarde, et c'est le groupe qui se terre. Le plus douloureux, devoir se séparer des autres pour trouver son propre abri, redoutant d'être découvert, et plus encore de ne pas l'être. Le pire est encore d'être vue et ignorée par celui qui cherche, renvoyée à sa solitude, à la souffrance de « n'être pas regardée ». La scène fait écho à une autre, énigmatique, où la narratrice est laissée seule à la maison par ses parents et se réfugie dans

une pièce aveugle, laissée à l'abandon. À leur retour, ils diront : « Ta sœur est morte, nous sommes allés reconnaître le corps », et elle leur en voudra d'avoir dressé un mur entre elle et l'hostilité du monde.

Le livre d'Olivia Rosenthal tourne autour de cette pièce aveugle, de cette fuite, de cette traque d'une enfant qui veut voir et être regardée, de l'abandon symbolique de cette « compagne » qu'elle ne peut ni « exclure de sa phrase, ni nommer ». Il établit un itinéraire, de la fuite au retour, en passant par la traque et l'amitié, où enfin elle peut prendre congé de cette silhouette fantomatique qui la hante jusqu'à ce qu'elle s'y confonde, la laisser partir seule et suivre un autre chemin. Une figure symétrique à celle de l'abandon du premier chapitre. En cela, elle est aidée peut-être par ces exemples de personnes revenues du coma, réchappées d'un accident vasculaire cérébral ou d'un infarctus, de réanimateurs, ou de médecins légistes, tous exposés avec une froide technicité. Comme si l'écriture, sur ce mode-là, était le mécanisme de survie. Olivia Rosenthal produit avec *Mécanismes de survie en milieu hostile* un roman où l'intime atteint une rare intensité. Elle la mesure par la distance à laquelle elle se place, et nous place, assignant à l'écriture le premier rôle.

Article publié sur le site *Franceinfo*, octobre 2014, par Laurence Houot

Olivia Rosenthal signe *Mécanisme de survie en milieu hostile*, une singulière fiction. L'auteur y explore la mort, le mystère qui l'entoure, ce qu'elle suscite de peurs, de souffrances et de dégoût. Un roman étrange, qui mixe récit onirique et comptes-rendus scientifiques. Troublant.

L'histoire : Une enfant, une jeune fille (on ne sait pas trop quel est son âge) en abandonne une autre sur le bord de la route puis rejoint dans la crainte son village, poursuivie par une menace qui prend la forme de groupes ou d'individus inquiétants. On apprendra plus tard que celle qui fut abandonnée est la sœur de la première. Toute l'histoire tourne autour de cette disparition. Celle d'une sœur. Tragédie que la narratrice tente d'extirper en se plongeant dans le récit d'un cauchemar.

« *Les faits ne se contentent pas d'arriver, ils reviennent* », avait-t-elle prévenu à l'entrée du roman. « *Qu'on les accepte ou non, ils sont plus insistants et plus entêtés que les stratagèmes qu'on invente pour les éviter. Écrire fait partie de ces stratagèmes. On croit contrôler, répartir, organiser et tenir le réel sous sa coupe et la plupart du temps on se laisse déborder.* » C'est tout l'enjeu de ce récit : découvrir qu'en frictionnant le monde, « *on a seulement essayé de retrouver ce qui avait eu lieu et qu'on avait oublié* ».

Cauchemar et microscope

Mécanisme de survie en milieu hostile est le roman d'un deuil. Il y a d'un côté le récit onirique, un songe qui reprend des éléments de la réalité et les déploie dans un cauchemar : dedans et dehors intérieur et extérieur, fuite, chasse, traque, monde sans contour, sans noms et sans visages. De l'autre -paragraphes en italique intercalés- la description clinique de phénomènes liés à la mort : coma, EMI (Expérience de Mort Imminente), scènes de crime, rigidité cadavérique, putréfaction des corps, manière de mettre à distance cette chose inexplicable et

effrayante qu'est la disparition d'un être cher, de conjurer la mort. « *Il faut donc revenir aux faits, aux chiffres, à l'appréhension directe des corps souffrants, agonisant, défunts, il faut consentir au dégoût, regarder les morts au lieu de les imaginer, il ne faut plus fuir* ».

La fin du deuil

Il y aura le bout du chemin, la fin du cauchemar et une lueur permettant à la narratrice de regarder une silhouette disparaître dans les ténèbres sans se sentir coupable (ou victime) d'abandon. Un apaisement de la douleur rendu possible par le récit-même qui en a été fait, la narration comme salvation.

Mécanisme de survie en milieu hostile est un roman troublant, dans lequel on entre comme dans un songe, qui laisse donc une place importante à l'interprétation. Une expérience de lecture étrange, comme si l'auteur creusait une brèche dans l'inconscient du lecteur, mettant à nu ses propres frayeurs et ennemis intérieurs, le questionnant sur cet incommensurable mystère qu'est la mort, tout cela dans un récit déroulé comme un thriller SF.

Extraits vidéo

Interview d'Olivia Rosenthal par la librairie Mollat, septembre 2014



[Voir la vidéo](#) (durée : 9 min)

Interview d'Olivia Rosenthal (et Maylis de Kerangal) à la Comédie du Livre de Montpellier, juin 2016, par Antoine Boussin



[Voir la vidéo](#) (durée : 27 min)

Ils ne sont pour rien dans mes larmes, Verticales, 2012



« Quel film a changé votre vie ? » C'est la question simple et vertigineuse que pose ce livre. Pour y répondre, quatorze voix singulières racontent comment le cinéma est entré par effraction dans leur existence. C'est un livre sur tous ceux qui fréquentent les salles obscures pour se rassurer, pour oublier, pour se divertir, pour comprendre, pour avoir peur. On y rencontre des acteurs, des couleurs et des sons, des histoires de famille, des exemples à suivre, des motifs de rupture, toute une intimité avec des images souvent anciennes qui, passées au crible de la mémoire, continuent à hanter nos esprits et nos corps.

On y apprend que l'art n'est pas nécessairement coupé de la vie et on se dit que c'est une information à retenir.

Extraits de presse

Article publié dans le journal *La Croix*, avril 2012, par Sabine Audrerie

Le génie de cette romancière hors norme, parmi nos meilleurs écrivains français, se confirme dès le titre merveilleusement évocateur de ce recueil, et dont l'exergue complète la douce énonciation : « *On peut vivre par procuration des choses incroyablement douloureuses* ». À son habitude, Olivia Rosenthal est partie d'une matière toute réelle, double cette fois – des entretiens avec douze personnes dont on ne connaîtra que le prénom et les confidences recueillies (l'auteur elle-même se livrant personnellement dans les deux autres), et le souvenir par chacun de quatorze films associés à leur récit –, pour créer un objet littéraire aux multiples vertus. La première de celles-ci réside dans sa manière singulière d'interpeller son lecteur, dans une adresse directe, simple et souvent désarmante, convoquant autant le physique que le psychique, l'intellect que l'émotionnel.

« *Avez-vous le vertige ? Si vous ne l'avez pas, dites-moi à quoi vous pensez quand vous penchez la tête par-dessus la balustrade, quand vous marchez sur un pont suspendu, quand vous montez sur une falaise de cordes, quand vous longez une falaise par grand vent, quand vous suivez un sentier de crête dont le sol est friable. À quoi pensez-vous ?* » On le comprend, c'est aussi sa propre introspection qu'elle projette dans cette invitation.

L'évocation du film d'Alfred Hitchcock, *Vertigo*, vient dans le premier texte appuyer sa pensée, autour du sentiment de vertige, celui ressenti face au vide, et celui éprouvé depuis la mort de sa sœur, qui se jeta « *du septième étage d'un immeuble* » il y a vingt-deux ans. « *Dans Vertigo, celle qui tombe et celui qui a le vertige sont bien distincts, l'un tombe quand l'autre a le vertige, l'un tombe parce que l'autre a le vertige. C'est moi qui ai le vertige, c'est elle qui tombe.* »

Les douze récits suivants emmènent à la rencontre d'anonymes, Olivia Rosenthal offrant ses mots à cette reconstitution intime : Angélique raconte sa *Nuit américaine* de Truffaut, film vu à l'âge de douze ans en compagnie de son père, et sa fascination pour la scripte Nathalie Baye ; Vincent évoque l'idéalisme de l'adolescence en s'appuyant sur *Il était une fois la*

révolution de Sergio Leone ; Denis, après le « choc » de *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, réfléchit à la question de l'oppression dans sa vie et dans le monde...

Olivia Rosenthal conclut le recueil autour des *Parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy, film visionné « *à plusieurs reprises, à chaque fois avec celui ou celle que je croyais être mon seul et unique amour (...), et je me rends compte, que malgré les circonstances, le changement, la vie qui tourne et qui bouleverse les idées toutes faites, je continue à pleurer, je pleure, je n'arrête pas de pleurer, je pleure sans discontinuer, je ne supporte pas l'idée qu'on ne puisse réparer ce qui a été brisé, refaire, recommencer.* » Et l'auteur de tourner, au fil de son texte, autour d'une phrase anodine de Catherine Deneuve, alias Geneviève, qui va cristalliser cette douce tristesse.

Pourquoi ce film ? Pourquoi cette phrase ? Certaines questions resteront sans réponse. Avec une grande force d'énonciation, Olivia Rosenthal laisse parler les événements, les images, les mots des autres à travers elle et à travers sa plume, faisant se rejoindre des éléments en apparence épars. Et distille l'humour en dépliant à son habitude ses facétieux syllogismes, qui lui permettent d'aller d'un point A à un point B selon de déroutants chemins de traverse. Sur lesquels, livre après livre, il est toujours un grand bonheur de l'accompagner.

Article publié dans le magazine *Le Temps*, mai 2012, par Lisbeth Koutchoumoff Arman

Olivia Rosenthal développe avec générosité l'art de mettre sa biographie en résonance avec celle des autres, qu'elle parle de la maladie d'Alzheimer – *On n'est pas là pour disparaître* (2007) ou des rapports que nous entretenons avec les animaux – *Que font les rennes après Noël ?* (2010). Dans son œuvre, enquête, autofiction, théâtre, performances sont traversés par une voix, proche et réservée, qui chante une chanson familière dans laquelle on reconnaît volontiers ses propres émotions. *Ils ne sont pour rien dans mes larmes* peut se lire comme une enquête sur l'effet que le cinéma produit sur les individus, puisque quatorze personnes y répondent à la question : « Quel film a changé votre vie ? » Le cinéma était déjà présent dans *Que font les rennes après Noël ?* On sait bien à quel point un film, vu dans l'enfance, ou à un moment fragile de l'existence, peut imprégner la mémoire, se mêler aux souvenirs du vécu et les coloriser.

La sœur d'Olivia Rosenthal s'est jetée par la fenêtre. Cette chute, ce vacillement, l'éclatement consécutif : c'est un motif récurrent, discret, douloureux. Il s'exprime ici dans un poème très rythmé, un hommage au *Vertigo* de Hitchcock, dont les pulsations résonnent sourdement. Devant *La Nuit américaine* de Truffaut, Angélique a su, à 12 ans, qu'elle serait scripte « comme Nathalie Baye ». Grâce à *Rouge* de Kieslowski, Anne-Sophie a osé avouer son amour au garçon qui l'attirait, ce qui a ruiné la relation naissante ! « On peut vivre par procuration des choses incroyablement douloureuses », dit Denis, qui a découvert à l'école *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais : « Cette prof de français a vraiment changé ma vie, elle nous a donné accès à la culture, nous les enfants de la zone. » Les images agissent comme révélateur, catalyseur, elles peuvent ravager ou sauver. En épilogue, Olivia Rosenthal s'interroge sur les larmes qui coulent à chaque fois qu'elle visionne *Les Parapluies de Cherbourg* quand Catherine Deneuve retrouve, à la pompe à essence, son amour de jeunesse : elle sait désormais qu'« ils n'y sont pour rien » mais que le film de Demy a permis

l'abandon, condition « d'une future consolation ». Voilà qui donne envie de scruter à son tour sa mémoire cinématographique !

Extraits vidéo

Interview d'Olivia Rosenthal par la librairie Mollat, mars 2012



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Interview d'Olivia Rosenthal sur *France Inter* dans l'émission « La Prescription littéraire », avril 2012, par Patricia Martin



[Écouter le podcast](#) (durée : 10 min)

Que font les rennes après Noël ?, Verticales, 2010 (Folio, 2012)

Olivia Rosenthal

Que font les rennes
après Noël ?



« Vous aimez les animaux. Ce livre raconte leur histoire et la vôtre. L'histoire d'une enfant qui croit que le traîneau du père Noël apporte les cadeaux et qui sera forcée un jour de ne plus y croire. Il faut grandir, il faut s'affranchir. C'est très difficile. C'est même impossible. Au fond, vous êtes exactement comme les animaux, tous ces animaux que nous emprisonnons, que nous élevons, que nous protégeons, que nous mangeons. Vous aussi, vous êtes emprisonnée, élevée, éduquée, protégée. Et ni les animaux ni vous ne savez comment faire pour vous émanciper. Pourtant il faudra bien trouver un moyen. »

Extraits de presse

Article publié dans le journal *Le Monde*, octobre 2010, par Clara Georges

Pour sonder la nature humaine, Olivia Rosenthal est allée au zoo. Pour connaître le sens de la vie, dans un abattoir. Pour se demander si l'on naît libre, chez un dresseur. Sa démarche est, en soi, assez extraordinaire. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle a y a trouvé des réponses.

L'écrivaine, née en 1965, a ses méthodes. Pour son précédent et septième récit, *On n'est pas là pour disparaître* (Verticales, 2007), elle avait effectué un travail documentaire et mené des entretiens sur la maladie d'Alzheimer, avant d'en tirer un livre à plusieurs voix.

Que font les rennes après Noël ? a suivi le même parcours. Olivia Rosenthal, comme elle l'explique dans un entretien vidéo au site Mediapart, a écouté un dresseur, un soigneur, un boucher, un éleveur, un chercheur, et d'autres, parler de leur quotidien avec les animaux. Elle a ensuite conçu un récit polyphonique, dont on ne connaît pas la part de fiction, chose agréable. En parallèle, elle raconte la vie d'une femme, de sa naissance à ses 44 ans, son parcours vers l'émancipation, ses doutes sur l'appartenance à sa famille, à sa communauté, à son espèce.

La force du livre tient à ce va-et-vient permanent entre le monde animal et les interrogations humaines. Chaque paragraphe se répond ; chaque chapitre, en plongeant dans un nouvel aspect de la vie des bêtes, inaugure une nouvelle ère pour son personnage.

Ainsi de l'enfance. Un dresseur évoque son travail avec les fauves : « *Y a pas de mystère, pour avoir de bonnes bêtes, il faut les élever toutes petites. (...) Il faut les retirer très vite de la mère et les biberonner soi-même.* » En écho, cette phrase : « *Enfant, vous ne vous demandez pas quel métier vous ferez, quelle vie vous mènerez, dans quel lieu vous habiterez, quels amis vous aurez, à quel âge vous mourrez, quels amoureux vous éconduirez, votre mère vous tient lieu de vie, de métier, de lieu, d'ami, d'amoureux et de tout le reste.* »

C'est assez beau. D'abord, parce que l'on sent toute l'affection de l'auteur pour « ses » voix, qu'elle met en scène de façon généreuse et drôle. Le travail avec les bêtes est décrit avec minutie, parfois avec rage ou passion. Mais, surtout, parce qu'Olivia Rosenthal emprunte un chemin trop souvent délaissé en littérature : elle va puiser dans l'ailleurs, dans l'autre, des éléments susceptibles de l'éclairer sur son intimité.

Cette volonté d'ouverture est si constitutive du livre qu'elle aboutit parfois à un systématisme. La rigidité de la structure peut lasser, de même que l'utilisation de la deuxième personne pour les passages sur la jeune femme et la répétition obsessionnelle de certaines phrases. On a la sensation que l'auteur tord parfois des éléments pour les adapter à la contrainte de sa narration en deux temps.

Malgré cela, l'originalité et la curiosité dont fait preuve ce livre sont précieuses, parce que rares. Olivia Rosenthal pensait au départ écrire sur les rats, mais n'y est pas parvenue. On ne le déplore pas : sa force réside dans l'étude inlassable d'autres animaux, pensants, ceux-là.

Article publié dans le magazine *L'Express*, octobre 2010, par Julien Bisson

À défaut d'œuvre, on peut parler de bestiaire. Déjà auteur en 2005 d'une pièce de théâtre intitulée *Les félins m'aiment bien*, Olivia Rosenthal revient au règne animal avec son nouvel ouvrage, le joliment nommé *Que font les rennes après Noël ?*. On peine d'ailleurs à qualifier de roman ce livre atypique, qui embrasse document et fiction dans un étrange concerto à deux voix. D'un côté, le cheminement d'une femme en mal de bêtes, de la prime enfance à l'âge adulte, raconté à la deuxième personne du pluriel, ce « vous » qui désigne le personnage autant qu'il interroge le lecteur. De l'autre, un singulier défilé de professionnels – éleveur, boucher, soigneur de zoo, chercheur en laboratoire –, qui évoquent leur travail au quotidien avec les animaux. Entre ces mondes parallèles, Olivia Rosenthal tisse la trame de son récit, instille dans les intervalles l'idée de la symétrie. Aux épisodes marquants d'une vie – la réclusion adolescente, le suicide d'un amant, le désir pour une femme plus jeune – succèdent en contrepoint des considérations sur l'élevage, la vivisection ou l'abattage.

De ce texte apparemment parcellaire, où cohabitent textes de loi, description de peluches et références cinématographiques (*Rosemary's Baby*, *King Kong*, *La féline...*), on comprend qu'il met à nu notre plus grande chimère : l'illusion de la liberté et de la domination sur la nature. L'animal peut bien être parqué derrière des barreaux, en quoi est-il si distinct de l'humain, dont l'existence est pareillement régie par un corpus de règles et de contraintes ? La fillette n'est-elle pas, au fond, domestiquée par ses parents, avant d'être soumise à son mari ? Et dans un monde fondé sur la dépendance, comment prétendre à l'émancipation ?

Après un roman remarquablement bien documenté sur la maladie d'Alzheimer (*On n'est pas là pour disparaître*), Olivia Rosenthal poursuit sa méthode : elle observe, interroge, mène l'enquête, de fermes en abattoirs. Croisant littérature vétérinaire et récit expérimental, elle dissèque avec poésie notre regard sur ce diable d'animal, objet de terreur et de fascination - à l'image de ces grands fauves, observables au zoo de Vincennes depuis qu'on a cessé d'y enfermer des humains. Avec *Que font les rennes après Noël ?*, elle signe un grand roman d'apprentissage. Mieux : un manuel de retour à la vie sauvage.

Extraits vidéo

Interview d'Olivia Rosenthal sur le site *Mediapart*, juin 2011, par Sylvain Bourmeau



[Voir la vidéo](#) (durée : 7 min)

Interview d'Olivia Rosenthal sur *France Inter* dans l'émission « Comme on nous parle », juin 2011, par Pascale Clark

Olivia Rosenthal remporte le Prix du Livre Inter 2011 pour *Que font les rennes après Noël ?*

COMME ON NOUS PARLE

Lundi 6 juin 2011 par Pascale Clark

Emission spéciale Livre Inter

37 minutes

 ÉCOUTER

[Écouter le podcast](#) (durée : de la 7^e à la 18^e minute)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté